

LE MAÎTRE, L'ÉCOLE ET L'ARCHITECTE

(Vendredi 13 février 2004)

Débat animé par Patrick Venries, du journal *Sud-Ouest*

M. VENRIES. -

Pour ces trois Jours d'Agora à Bordeaux, le premier débat d'aujourd'hui sera Le Maître, l'École et l'Architecture.

Nous accueillons dans ce cadre :

- Annick Hairabédian, Présidente du Conseil Régional de l'Ordre des Architectes,
- Luc Arsène-Henry, architecte à Bordeaux,
- M. Caillaud, Inspecteur de l'Éducation Nationale,
- Mme Cruzel, Conseillère Pédagogique,
- M. Gaüzère, Adjoint à l'Éducation,
- M. Legay, Conseiller Pédagogique,
- M. Limousin, architecte à Bordeaux.

Je ne sais pas comment nous allons lancer la discussion. Le Maître, l'École et l'Architecture : cette trilogie pourrait résumer le problème de l'architecture, prise entre la commande publique, les architectes et les utilisateurs.

Comment articuler harmonieusement ces trois pôles ?

De quel niveau d'exigence les collectivités doivent-elles faire preuve en France face aux architectes ?

Comment prendre en compte les critiques des utilisateurs qui sont davantage axées sur des questions d'utilité et de fonctionnalité que sur des questions liées à l'esthétique ? « Oui c'est joli, mais ils ont oublié les stores et il y a trop de soleil dans les classes... »

Il y a donc un équilibre à trouver autour de tous ces problèmes de coordination, ces problèmes d'exigence générale, et finalement cette relation un peu compliquée entre celui qui conçoit un collège ou une école, celui qui va y enseigner ou qui veut y accueillir des enfants, et celui, souvent l'élu ou la collectivité locale ou territoriale, qui veut que « ce soit bien » mais qui n'écoute pas toujours l'architecte, qui est davantage obligé d'écouter l'enseignant et qui veut aussi pouvoir présenter un bilan politiquement correct et intéressant de ces réalisations.

Tout cela fait quelque chose d'assez fin, d'assez compliqué sans doute à régler, qui me paraît être un vrai débat en France, parce que je ne suis pas sûr que ce soit parfaitement calé.

Je vais demander à Mme Hairabédian de rebondir sur ce que je viens de dire, à savoir :

Quel est le problème aujourd'hui pour un architecte quand il fait un projet pour une école, quand il participe à un concours ?

Pour cadrer le début de la discussion : quels sont les problèmes qui se posent à vous ? Comment fonctionnez-vous ?

MME HAIRABEDIAN. -

Je suis contente de ce genre de débat. Il permet de dire que ce qui est très préjudiciable pour l'ensemble des personnes (à savoir ceux qui commandent les bâtiments publics, ceux qui les conçoivent et qui les font réaliser et ceux qui les utilisent), c'est qu'ils se rencontrent très peu dans le processus.

La forme de la commande publique fait que l'élu va faire établir un programme sur la base des recommandations à la fois de l'Inspection académique, des demandes des enseignants et du personnel d'encadrement. Sur la base de ce programme, la collectivité va consulter des architectes qui vont répondre sous forme de concours. Ce concours est anonyme ; il n'y aura donc pas de débat au moment de la présentation des projets.

L'architecte qui sera retenu à l'issue de ce concours est tenu de conserver son projet identique à ce qu'il a remis au moment du concours. Il y aura ensuite peu de moments de dialogue avec les utilisateurs.

On reproche souvent aux architectes d'être éloignés des utilisateurs, mais ils n'ont même pas l'occasion par la suite, une fois qu'ils ont livré leur bâtiment, de constater comment cela se passe, si cela donne satisfaction, si cela marche bien, ce qui leur permettrait de progresser, d'avancer, de prendre en compte un certain nombre de remarques qui leur seraient faites pour produire des bâtiments de plus en plus performants et pertinents.

La forme de la commande m'apparaît donc comme assez sclérosante et je le regrette.

Je tenais à dire que les architectes ne sont pas demandeurs de ce type de commande.

Ils aimeraient que le lien soit recréé et renoué, tant en amont, quand s'établit le programme dont l'architecte ne doit pas s'éloigner (la commission technique y veille) qu'en aval, une fois le bâtiment construit.

C'est déjà une première approche de la question.

M. VENRIES. -

On vient d'évoquer les problèmes qui se posent aux architectes dans cette espèce de ménage à trois. Quel est le sentiment de l'inspecteur d'académie ?

M. CAILLAUD. -

Je vais essayer de donner mon sentiment dans une perspective que je souhaite historique.

Deux grands points.

Le fait de mettre un nombre d'élèves plus ou moins déterminé dans une classe avec un enseignant, n'est pas quelque chose de très ancien. Ce n'est qu'à la fin du 17^{ème} siècle que l'on commence à se préoccuper de choses comme cela. Et bien évidemment, fin 19^{ème} et 20^{ème} siècles on a un système de regroupement d'élèves face à un enseignant dans un local, dans ce qu'on a appelé à un certain moment une « Maison d'école ».

Je ne sais pas si ces « maisons d'école » avaient des architectes proprement dits, ou s'il y avait simplement des gens qui étaient maîtres d'œuvre localement pour mettre en musique une école, un lieu, pour rassembler des enfants dans une logique : un groupe avec un enseignant. C'est un premier point.

Mme Hairabédian indiquait tout à l'heure – et je partage assez son analyse -, qu'il n'y a pas de culture commune entre les architectes et les enseignants, dans la mesure où, d'une part les rencontres se font peu ou ne se font pas. Or, on arrive à un tournant historique dans la mesure où un grand nombre d'équipements scolaires, datant du début du siècle, sont obsolètes.

Même s'ils ont été réhabilités, même s'ils ont été « reliftés », on est maintenant dans une nouvelle logique.

La création de groupes scolaires dans des quartiers nouveaux, où nous avons à scolariser des enfants dans des conditions inconnues il y a quelques décennies, pose le problème de ce manque de culture partagée nécessaire pourtant à l'analyse de ce qui serait exigible pour l'enseignant dans sa classe en termes d'espace, de volume et de lieu.

L'enseignant est parfois consulté mais c'est un dialogue très difficile. L'enseignant n'est pas un architecte, et l'enseignant, lui, est confronté à la pédagogie.

Lorsqu'on demande à un enseignant de quoi il a besoin pour avoir une classe « réussie », il répond souvent qu'il a besoin d'espace.

Mais par-delà l'espace, vont parfois aussi se poser d'autres types de problèmes comme, par exemple, le mobilier scolaire. Il y a donc peut-être aussi une logique d'architecte d'intérieur à prendre en compte. Une école ne se résume pas seulement à ses murs.

Derrière tout cela, la question reste de savoir quelle école nous voulons.

Veut-on la logique : un maître, une classe ? Souhaite-t-on plutôt une plus grande autonomie des élèves face à leur apprentissage, ce qui veut dire davantage d'espace, c'est-à-dire plus de salles que de maîtres ?

La logique « un maître, une classe » est donc peut-être à revoir.

C'est là sans doute que les choses se compliquent car les enseignants ont des conceptions pédagogiques souvent différentes. Traduire cela en architecture est très complexe.

M. VENRIES. -

M. GAUZERE, quand une collectivité comme la Mairie de Bordeaux lance un très important programme de réhabilitation des écoles de Bordeaux, qu'est-ce qu'elle a en tête comme critères ?

Bien sûr, elle souhaite que ce soit mieux pour les enfants. En tant que médiateur entre l'architecte, les enseignants et l'Education Nationale, pouvez-vous nous dire de quoi procèdent vos critères en général et quelles sont vos méthodes pour que les choses se passent le mieux possible ?

M. GAUZERE. -

C'est vrai que créer une école ex nihilo est plus facile que de restructurer une école dans son ensemble, même si certaines écoles à Bordeaux ont été « reliftées », restructurées en profondeur.

Madame Hairabédian a parlé d'un « ménage à trois ». Moi je dirai qu'il s'agit d'un ménage à quatre. Pourquoi ?

Parce qu'il y a l'architecte, il y a le maître ou le professeur, il y a l'élève, mais il y a aussi d'autres intervenants dans l'école, notamment les personnes qui entretiennent cette dernière et qui prennent une place de plus en plus importante. Ce dernier point est essentiel si l'on veut que le bâtiment puisse durer longtemps et être un endroit fonctionnel.

A Bordeaux, on commence à avoir une certaine idée de la chose parce que sur les 98 écoles qui constituent le patrimoine scolaire de la commune, beaucoup de ces écoles ont été refaites, et d'autres le seront, ou sont en cours de réfection.

Comment procédons-nous ?

Quand on décide de faire une école ou de la refaire en profondeur, on fait d'abord un diagnostic. On voit ce qui ne va pas et ce qui va.

Dans l'école ancienne, l'école Jules Ferry classique, il est bien évident que les choses étaient plus faciles : l'école, c'était une salle de classe, une estrade, un tableau, une cour de récréation, des toilettes ouvertes à tout vent et un préau éventuellement.

Aujourd'hui, une école n'est plus du tout cela. Heureusement. C'est un espace qui a beaucoup évolué en fonction des activités pédagogiques - Monsieur l'Inspecteur d'Académie l'a rappelé - mais cela a beaucoup évolué aussi en fonction des architectes. Parce que l'architecte doit donner son coup de patte, sa griffe. Et il le fait avec souvent bonheur, et quelquefois avec imperfection.

Quand, vous regrettiez tout à l'heure, Madame, que les architectes ne reviennent pas sur le lieu de leurs travaux, eh bien ! c'est variable. Il y a des architectes qui reviennent sur le lieu de leurs travaux pour voir comment cela se passe. Il y en a d'autres que l'on ne revoit jamais. C'est vrai et nous le déplorons.

Ce qui me semble important, est que l'architecte soit très présent avant le début de la construction. Quand il a été choisi, que toutes les choses ont été mises dans les tuyaux - comme on dit dans le langage technique et administratif - je crois que l'architecte doit venir s'imprégner de l'école. Il doit voir comment elle fonctionne, comprendre les impératifs, noter par exemple que lorsqu'une école est faite de deux ou trois murs en verre, l'hiver peut y être agréable à condition qu'il y ait un bon chauffage, mais l'été est un enfer car l'école devient alors une véritable serre.

Venir prendre le pouls de l'école avant les travaux me paraît donc être une chose d'important.

Vous dites également que les architectes ne sont pas mis au contact des utilisateurs. Cela n'est pas faux, même si nous essayons de faire évoluer les choses.

En effet, une fois que l'architecte a été choisi, à la suite du concours, le projet n'est pas figé en l'état. On va le présenter aux utilisateurs. Les utilisateurs ce sont les enseignants. On le présente aussi aux parents d'élèves. On le présente aux agents de la ville qui ont aussi un mot à dire.

Même si cela paraît anecdotique, on ne peut pas demander aux agents de la ville de bien entretenir une école s'ils n'ont pas de vestiaire, pas ou peu d'espace de rangement et si le placard à balais, pour reprendre une image classique, a été oublié par l'architecte.

C'est la raison pour laquelle, à Bordeaux, Alain JUPPE nous demande de travailler avec les différents intervenants afin de donner toutes ses chances à l'école.

M. VENRIES. -

Ce qui paraît se dégager semble être la peur qu'inspire, au fond, l'architecte et sa capacité à proposer un projet réaliste. C'est-à-dire : « qu'est-ce qu'il va nous faire ? Il n'y aura pas de placard à balais, l'entrée ne sera pas dans le bon sens. Qu'est-ce qu'il va nous inventer ? etc ».

Luc Arsène-Henry, voulez-vous réagir à cela et reparler peut-être du problème de la commande.

M. ARSENE-HENRY. -

Je crois que les deux points de vue se rejoignent. Annick Hairabédian disait « un ménage à trois ». Jean-Marc Gaüzère dit « un ménage à quatre ». Moi je crois que la famille tuyau de poêle est beaucoup plus étendue que ça. C'est un immense tohu-bohu entre le programmiste, celui qui passe la commande, celui qui s'en occupe, le maître d'ouvrage délégué, etc. Bref, on perd la vocation première de l'architecture.

En effet, qu'est-ce que l'architecture ? C'est avant tout le désir et l'envie de réaliser des choses.

Or, vous avez dit plusieurs fois que l'architecte intervenait après, qu'on le voyait après avoir été désigné. Mais c'est là où le système disfonctionne vraiment. Cette rencontre, ces relations qui devraient se créer entre les responsables du projet pédagogique, les titulaires de la volonté politique et les architectes devraient avoir lieu bien avant.

Or, depuis qu'on a supprimé les oraux, depuis qu'on n'a plus le contact direct, le contact immédiat, le dialogue entre l'architecte et le commanditaire, comment voulez-vous qu'on fasse passer des idées ?

On tombe alors dans le piège des images, car, c'est vrai, les politiques sont très sensibles aux images. Vous mettez en place des commissions techniques qui vont juger qu'il n'y a pas de placards à balais, et qui vont vous mettre un zéro dans le fonctionnement parce qu'il n'y a pas de placards à balais.

Il y a pourtant des choses plus fondamentales qui sont vraiment le projet pédagogique en soi : quel est le rôle de l'enfant ? Qu'est-ce qu'il doit retrouver ?

Si vous cherchez dans vos souvenirs, « les monuments historiques » de votre mémoire sont l'église - ou en tout cas le lieu de culte - et l'école. Ce sont les premiers éléments de la mémoire que vous avez en dehors de votre famille. C'est donc fondamental. Et on a perdu ce contact.

Le contact n'est pas facile à avoir, parce que souvent quand on rencontre les professeurs, chacun voit midi à sa porte : le professeur de géographie voudrait un truc comme ça, etc... Donc on finit par faire des espaces trop sectorisés et qui sont voués à des activités très définies.

Erreur à mon avis.

L'architecture d'une école doit être quelque chose de très neutre pour que s'en dégage naturellement une ambiance générale et que le professeur, par la suite, ait la possibilité de créer facilement l'ambiance qu'il désire et la vocation qu'il veut donner à ce lieu.

Quand vous disiez tout à l'heure qu'à l'époque de Jules Ferry c'était plus facile, oui, je pense que c'était plus facile, mais ça marchait très bien aussi.

La grande révolution a sans doute été l'apparition de l'informatique, de nouveaux outils pédagogiques, mais fondamentalement, une école, si on y réfléchit, c'est avant tout la porte d'entrée, l'entrée, la cour de récréation, les lieux où on travaille. Ce n'est pas obligatoirement une gesticulation architecturale phénoménale. Or, dans les concours, c'est souvent ce que l'on nous demande. Si on ne fait pas de gesticulation architecturale... Pan !

M. VENRIES. -

Mme Hairabédian a soulevé le problème de la présentation des concours. Il n'y a pas d'oral. Donc on choisit un dossier parmi d'autres dossiers. Finalement on a des images de synthèse plus ou moins bonnes, on a des cotes... Comment cela pourrait-il mieux se passer ?

C'est peut-être nécessaire à ce point de la discussion de fixer un peu les choses.

MME HAIRABEDIAN. -

A mon avis, de deux façons. M. Gaüzère parlait de rénovation. Dans ce cas-là (en fonction du montant des travaux), l'architecte peut être choisi simplement sur la base de son dossier de référence, et ensuite un dialogue s'installe. Un diagnostic architectural est mené qui permet de

mettre en évidence les potentialités de l'école, ce qu'il faut garder. Il y a peut-être un chemin pour nous à trouver dans ce contexte parce qu'il y a tout de suite un dialogue.

Le cas le plus difficile est celui du concours. Dans ce cas, tous les concurrents qui ont été retenus travaillent sur la même base de programme. Je suis désolée de le dire, mais il s'agit souvent de programmes quantitatifs, assez primaires dans la mesure où on veut que la copie soit facile à corriger. C'est ce que disait Luc : zéro pour le placard à balais.

L'architecte a « zéro » et pourtant il avait peut-être volontairement supprimé le placard à balais, considérant que le balai pouvait trouver place ailleurs que dans un placard ! Peut-être aussi le placard à balais avait-il été oublié par le programmiste et l'architecte a-t-il scrupuleusement suivi le programme.

Cela peut arriver parfois, parce que si le programme est quelquefois trop défini, il peut être également quelquefois trop flou.

Que fait l'architecte sur la base de ce programme ? Il sait que la commission technique va analyser son projet d'une manière quantitative et non pas qualitative. Si le programme indique « placard à balais, 0,67 m² », il doit être prévu faute de quoi l'architecte perd des points.

Je pense pourtant qu'on ne fait pas un projet d'architecture de manière quantitative. C'est ce que disait Luc Arsène-Henry tout à l'heure. Il faut une approche différente.

C'est vrai que si l'on doit rencontrer tous les enseignants un par un, il sera nécessaire de faire des choix. C'est la même chose avec les contraintes du programme. Et c'est parfois la quadrature du cercle. J'ai vu des programmes avec quatre organigrammes différents dont la synthèse n'était pas faite. Autant dire qu'il était impossible de proposer quelque chose de cohérent.

Il y a donc des moments où un architecte prend ce qu'on appelle un parti. C'est-à-dire qu'avec son expérience et sa sensibilité il choisit de privilégier telle ou telle contrainte, parce que c'est son travail, c'est son métier qui l'amènent à analyser un programme avec sa propre sensibilité et à le retravailler de toute façon.

C'est pour cette raison que les architectes prennent parfois des risques vis-à-vis d'un programme. Et il est quelquefois si évident qu'il y avait une erreur dans la manière dont ce programme a été fait, qu'ils sont choisis. Cela pose alors des problèmes avec les autres confrères qui, eux, ont respecté à la lettre le programme. Ce n'est pas, ensuite, une situation très facile à gérer entre confrères.

Voilà à peu près ce que je peux dire. Mais je crois qu'il faut essayer de sortir de ce système trop schématique. Je pense que le Code des Marchés Publics qui maintenant a été modifié pour un certain nombre d'opérations de petite taille va permettre d'adapter le mode de choix des architectes. Il faudra peut-être privilégier celui-là plutôt que le concours systématiquement.

M. VENRIES. -

Eric Limousin, quel est votre sentiment sur cette question ?

M. LIMOUZIN. -

Les gens qui nous entendent ont l'impression que cela se passe très mal, alors qu'en fait cela ne se passe pas si mal que ça.

Le boulot du programmiste, je ne veux pas le critiquer, au contraire,

On parlait tout à l'heure du lien qu'il y a entre les enseignants, la maîtrise d'ouvrage et l'architecte. A un moment donné, nous répondons à une commande. La première fois que nous avons fait une école - je parle pour moi - nous aurions été très ennuyé si nous n'avions pas eu de programme, parce que justement - sans parler du cas du placard à balais parce qu'on trouvera toujours un endroit pour le mettre - on a besoin de cette assise qu'est le programme.

Le rôle de l'architecte programmate n'est pas aujourd'hui suffisamment mis en avant mais il est très important.

Donc ce travail-là est très important, notamment pour de jeunes architectes qui ont une première commande. Il faut bien qu'ils s'appuient sur quelque chose.

Une fois qu'on a gagné le concours, on est jugé sur ce projet.

A partir de là, il peut y avoir des problèmes, des erreurs, des analyses divergentes, des commissions techniques, mais cela est classique.

Une fois qu'on a fait ce projet, une fois qu'on a mis en place cette école, il est dur de revenir en arrière. En clair, on ne peut pas s'amuser à changer les classes, à refaire le projet parce qu'un professeur n'est pas content sous prétexte que sa classe n'est pas au bon endroit.

C'est vrai que les 3 ou 4 réunions organisées avec les enseignants ou les parents sont toujours très instructives.

Effectivement, nous avons subi des critiques diverses : « ça ne va pas, le placard à balais n'est pas assez grand... » Mais à nous aussi, architectes, d'avoir une pédagogie par rapport à ces gens-là sur la lecture d'un plan.

Les gens voient une image et ne savent pas toujours lire un plan. Ils n'en comprennent pas facilement le fonctionnement. Je crois que nous avons un rôle très important à jouer pour essayer de leur faire comprendre comment on a conçu l'école, pourquoi on en est arrivé là et pourquoi, finalement, ce qui se dégage est peut-être un peu mieux que l'école précédente qu'ils avaient connue précédemment. C'est cela notre travail.

Mais, bien évidemment, il est impossible de revenir en arrière sur le projet.

Pour ma part, j'ai une expérience positive et je voulais le dire.

M. ARSENE-HENRY. -

Notre expérience personnelle pour l'école Carle-Vernet est également positive mais mes propos se voulaient de portée générale.

Ce qui est gênant dans le système actuel d'attribution et le système actuel de dialogue est que l'on commence à parler une fois que les choses sont décidées. C'est cela qu'il faudrait essayer de corriger. Peut-être faudrait-il organiser des réunions préparatoires avec toutes les équipes concurrentes. Ce serait déjà un progrès.

Le mieux serait de se battre tous pour la réintroduction de l'oral car un architecte doit pouvoir transmettre d'une manière orale et discuter de son point de vue avec son maître d'ouvrage potentiel.

La lecture des plans ? il ne faut pas rêver. On n'arrivera jamais à apprendre aux gens à lire des plans. C'est notre métier, ce n'est pas le leur. Ce qu'on peut apprendre aux gens c'est à comprendre ce qu'on a envie de faire, comment cela va être, les faire rêver, leur faire partager nos envies, nos désirs, nos rêves et nos visions. Cela oui. Mais la lecture des plans, je n'y crois pas vraiment.

M. GAUZERE. -

Vous parliez de gesticulation architecturale. Il ne s'agit pas de cela à mon sens. Quant à la lecture des plans, je suis d'accord avec vous, ils sont difficiles à lire pour un profane. Mais les belles images de synthèse parfois trompeuses, c'est tout de même vous, les architectes, qui les fournissez !

(Rires)

M. ARSENE-HENRY. -

C'est vous qui les demandez !

M. GAUZERE. -

Je crois quand même que l'important c'est d'avoir l'avis des utilisateurs, notamment des professeurs des écoles.

J'avais posé un jour la question suivante alors que je n'étais même pas adjoint à l'éducation : pourquoi, monsieur l'architecte ne ferions-nous pas une sorte de plan type pour toutes les écoles primaires et maternelles de France et de Navarre mais un plan type modernisé bien sûr : la salle informatique, la restauration scolaire évoluant vers le self, etc... ? On m'a dit : mais vous êtes un stalinien !

Dieu sait que je ne le suis pas. Mais je persiste à poser la question : pourquoi pas un modèle unique d'école ? quelque chose qui soit fonctionnel ?

Peut-être serait-il intéressant de connaître l'avis des professeurs.

M. VENRIES. -

M. Gaüzère vient de parler d'une école pour tous et la même école pour tout le monde.

Dans le même temps on a l'impression qu'on n'a jamais fait autant d'efforts qu'aujourd'hui pour soigner, pour réfléchir à la façon d'accueillir les élèves, d'enseigner, de présenter les bâtiments.

Qu'est-ce que vous attendez aujourd'hui de cela ?

Quelle est la réflexion qui est menée au sein de l'Education Nationale ?

Quelle est votre part d'intervention dans ces dossiers-là ?

Comment réussir la passerelle entre le lieu où on enseigne et ce qu'on enseigne à l'intérieur du lieu ?

MME CRUZEL. -

Je voudrais revenir sur ce qui vient d'être dit parce qu'il y a des choses qui m'ont interpellée et qui m'intéressent.

Outre la fonctionnalité que doit posséder l'école, je crois qu'il faut aussi s'interroger sur le fait qu'à l'intérieur de cette école il y a des individus, entre autres des enfants, que le lieu école a une mission qui a été définie depuis longtemps, qui est en pleine évolution au niveau pédagogique et au niveau de la place de l'enfant dans ce lieu, et qu'il faut peut-être aussi réfléchir les choses à la place que l'on va donner à l'enfant dans ce lieu et à la fonction qui va lui être dévolue.

Cet après-midi, Agora a accueilli des classes. Il y a eu des réflexions des enfants. Nous avons demandé aux enseignants d'arriver sur le lieu de l'exposition en faisant en sorte que les enfants aient une image de l'école dans laquelle ils vivent, puisqu'ils étaient amenés à voter pour les écoles qu'ils voyaient mais pas pour la leur.

A ce titre je vous inviterai les uns et les autres à regarder les commentaires et les documents que les enfants ont ramenés et qui sont, à mon avis, extrêmement intéressants sur l'avis qu'ils donnent sur les lieux dans lesquels ils vivent et dans lesquels ils travaillent.

Je crois qu'on ne peut pas se passer de ce regard et de cet avis mais il faut se poser également d'autres questions : qu'est-ce que l'école aujourd'hui ? Qu'y fait l'enfant ?

Car je constate que l'école n'est pas simplement dévolue aujourd'hui à l'enseignement ; elle est aussi beaucoup utilisée hors temps scolaire.

Se pose-t-on la question de savoir comment l'enfant s'y retrouve là-dedans ? Car il va être une partie de la journée dans l'école pour y apprendre quelque chose, y faire un apprentissage scolaire mais il va aussi pendant une autre partie de la journée y faire autre chose : manger, jouer, faire ses devoirs, etc.

C'est une question que je me pose et sur laquelle je m'interroge à l'heure actuelle.

M. LEGAY. -

J'aimerais intervenir à ce sujet.

Je pense qu'il est important que l'architecte propose des monuments assez forts, je dirais même très forts, dans la mesure où - ma collègue vient de le dire - l'enfant y passe beaucoup de temps, et même de plus en plus de temps. Un enfant passe souvent plus de temps sur le lieu de l'école et de la garderie que ses propres parents sur leur lieu de travail.

Il me paraît important de dissocier les différentes fonctions que sont les temps de travail et les temps de loisirs.

Si on regarde certaines écoles comme l'école Loucheur où il y a eu de nettes distinctions au niveau des fonctions des salles, on mesure à quel point cela est important.

Il est donc important que le programme soit pertinent par rapport à cela.

Quels sont les rôles que l'on va attribuer à ces salles-là, et pour qui ?

Tout à l'heure, M. Gaüzère parlait des parents. L'école s'ouvre sur l'extérieur, mais jusqu'à quel point l'école doit-elle être ouverte sur l'extérieur ?

L'école pour nous est d'abord un lieu d'enseignement et d'éducation. De ce fait, le bâtiment école en tant que bâtiment architectural doit-il être suffisamment fort pour éveiller les enfants à l'architecture ?

Nous avons tous un souvenir de notre propre école quand nous étions petits. Tout à l'heure, nous avons parlé de l'école de Jules Ferry. Il est vrai que lorsqu'on va dans un village ou dans une ville, on est tout de suite capable de reconnaître l'école, comme on est capable de reconnaître la mairie, comme on est capable de reconnaître certains lieux.

Est-ce encore possible aujourd'hui, alors que l'architecture de l'école est au croisement de plusieurs logiques ? La logique de l'Education Nationale, qui est une logique pédagogique, la logique de la collectivité territoriale, qui est une logique foncière et financière mais également une logique de fonctionnalité et enfin la logique du maître d'œuvre.

Je pense que le maître d'œuvre n'a, de ce fait, pas un rôle facile.

Tout à l'heure vous souligniez la difficulté de lire des plans. Mais à chacun son rôle et sa fonction. L'enseignant n'a pas à jouer à l'architecte. Même les parents n'ont pas à jouer à l'architecte. Chacun a un rôle très précis, l'élu, les professeurs, le Directeur. A eux à s'entendre. D'où la nécessité de la discussion.

On a vu des écoles, on a fait des formations avec les enseignants, et il s'avère que c'est vrai, il y a un gros travail de reconnaissance à faire de notre part en matière d'architecture. Nous sommes prêts à mieux nous former. L'architecte de son côté doit s'engager à proposer des choses pertinentes, fortes, dans une optique citoyenne.

M. ARSENE-HENRY. -

Vous avez dit que l'école devait être un éveil à l'architecture. Je crois qu'il ne faut pas se faire beaucoup d'illusions. Ce n'est pas vraiment le rôle de l'école. L'école doit être certainement créatrice d'émotion, mais je pense qu'il est plus important pour un enfant d'avoir un repère au point de vue de l'échelle, au point de vue de la lumière, au point de vue de la volumétrie, etc, qu'au point de vue de la composition architecturale. L'enfant n'est pas sensible à cela.

L'enfant a spontanément mauvais goût. Il adore les dessins animés de Walt Disney...

(Brouhaha)

M. ARSENE-HENRY. -

... Il s'en fiche complètement. Ce n'est pas son problème. Ce qu'il aime, lui, c'est être bien. Avoir un recoin, avoir des repères, pouvoir s'isoler, pouvoir s'intégrer, etc. Là vous allez l'intéresser.

INTERVENANT ANONYME. -

Tu ne crois pas plutôt que c'est l'adulte de base qui a mauvais goût, et que l'enfant qui n'a pas encore eu le temps de... (inachevé)

M. ARSENE-HENRY. -

L'adulte est un grand enfant. Mais on part sur un terrain où le goût n'existe pas. L'impression, oui. Et quand vous dites : on a tous un souvenir de notre école, je vous défie de me dire si votre école avait une bonne ou une mauvaise architecture ; quand vous alliez avec votre cartable dans votre école...

(Brouhaha)

M. ARSENE-HENRY. -

... vous vous souvenez de la porte, vous vous souvenez du portemanteau, vous vous souvenez de la cour de récréation, vous vous souvenez de votre bureau, mais pas de la composition architecturale de votre école. Ou alors vous étiez un enfant très précoce.

M. CAILLAUD. -

Je crois que ce que notre collègue a voulu dire tout à l'heure c'est que, finalement, l'école, à un certain moment, porte en elle une logique d'allégorie, une symbolique très forte. Cela va bien au-delà du goût ou de la perception du beau.

Nous venons d'entamer depuis le mois de novembre dans l'Education Nationale un grand débat sur l'école qui se poursuit encore aujourd'hui. Je crois que la reconnaissance de l'école ne concerne pas l'architecture proprement dite mais sa charge symbolique ; c'est là qu'intervient le talent de l'architecte.

M. ARSENE-HENRY. -

Je suis tout à fait d'accord sur la notion d'allégorie. Et cela renvoie à la question des programmes et à ce qu'en disaient Annick Hairabédian et Eric Limouzin.

Les programmes qu'on nous livre ou qu'on nous donne sont des programmes, en effet, d'organigramme, des programmes quantitatifs, d'où l'émotion, le subjectif, etc., sont souvent absents.

Je suis désolé de revenir sans arrêt sur cette question mais il est très difficile, sans la parole, et même si on peut résumer sa pensée par écrit en 2 ou 3 feuillets, comme il est demandé dans les concours, de faire passer cette émotion si on n'a pas un contact physique avec les gens.

Or c'est cela que devraient percevoir les membres du jury. Ils devraient dire : « tiens, le projet est peut-être imparfait mais c'est avec celui-là que j'ai envie de faire l'école parce qu'il a compris comment je devais m'intégrer dans le quartier, le degré d'ouverture et de fermeture, de l'école, le rôle de la lumière, la place du jeu, etc. » Au lieu de cela, notre seul contact se fait avec le programme, toujours aride et draconien.

M. GAUZERE. -

Je suis tout à fait d'accord avec ce que disait Monsieur Caillaud. Aujourd'hui plus encore qu'hier, l'école doit être identifiée comme un lieu particulier si l'on veut qu'elle retrouve un statut privilégié, unanimement respecté et porteur des valeurs communes de la société.

Comme vous le disiez très justement, quand vous vous perdez dans un village à 11 h le soir, vous repérez en général la mairie et l'école. Ce sont de bons repères.

Cela pose le problème du modèle unique dont on parlait tout à l'heure.

Je pense qu'il faut arriver à une sorte de simplification. Il faut faire simple mais chic.

(Rires)

M. VENRIES. -

Annick Hairabédian, que pensez-vous de l'idée du modèle unique ?

MME HAIRABEDIAN. -

Vaste défi. Simple et chic...

Vous parlez de modèle unique. Nous avons la pensée unique. Cela fait couler beaucoup d'encre. Maintenant le modèle unique nous offre une nouvelle tentation. C'est tellement compliqué d'essayer de faire un bâtiment qui réponde à tout ce qu'on essaie de définir maintenant... donc c'est tellement simple de se dire que si on avait trouvé une bonne solution, ma foi, avec des petites adaptations, ce serait réglé.

Je crois que le modèle unique serait une erreur. Pourquoi une erreur ? Parce que l'école est en recherche permanente, qu'elle évolue tout le temps. Si nous imaginions un modèle, il aurait une durée de vie, à mon avis, très limitée. Il servirait de plus de bouc émissaire et chacun le contesterait.

Par contre j'ai une proposition à faire.

Il y a un vaste débat sur l'école en ce moment et j'ai l'impression... enfin c'est peut-être un peu prématuré, qu'il est resté une espèce de malaise à l'issue de ce débat et que nous ne voyons pas de propositions concrètes émerger.

Je voudrais faire une proposition aux enseignants : si le modèle unique est à mon sens une erreur, une recherche commune avec les enseignants et les architectes sur une méthode nouvelle serait peut-être à tester.

Les architectes sont là pour ça. Ils ne sont pas là pour produire une réponse personnelle et esthétique. Ils sont là pour s'inscrire dans un débat permanent et pour aider ceux qui n'ont pas la capacité à produire de l'espace, à le formuler d'abord, à le réaliser ensuite, à le dessiner pour qu'on puisse le réaliser. C'est là, je crois, qu'on peut être utile.

Car l'école, c'est compliqué. Il faut protéger les enfants, mais il faut en même que ce soit ouvert sur l'extérieur. Il faut que les enseignants s'y sentent bien. Il faut qu'ils puissent y pratiquer une pédagogie en constante évolution. Chaque année, ils sont obligés de se remettre au travail et d'appliquer de nouveaux programmes et de nouvelles méthodes.

En fin de compte il y a une certaine similitude entre le travail de l'enseignant et le travail de l'architecte.

Ils ont un programme pédagogique comme nous, nous avons programme. On en a dit tout le bien et le mal qu'on pouvait en penser, même si c'était un peu extrême.

Ensuite les enseignants, comme les architectes, ont un savoir-faire, une sensibilité.

L'enseignant va devoir adapter son programme pédagogique, en fonction de ses contraintes, de la classe qu'il va sentir avec son intuition.

A mon avis, le lieu, il ne faut pas qu'il soit trop typé... Luc disait neutre tout à l'heure. Justement, il ne faut pas qu'il soit trop typé, surtout pas polyvalent, parce qu'à mon avis, la mode de la polyvalence a été la bouteille à l'encre. On voulait tout faire et on ne faisait rien.

Il faut qu'il soit extrêmement solide, bien construit, sécurisant, mais il faut aussi qu'il puisse évoluer.

Donc l'architecte et l'enseignant abordent les choses de la même façon avec leur savoir-faire. En fonction de contraintes qu'ils hiérarchisent, de ce qu'ils sentent, ils bâtissent les uns leur pédagogie et les autres leur bâtiment.

C'est là, je crois, qu'il faudrait provoquer la rencontre et la discussion, discuter du programme.

Il faudrait pouvoir aujourd'hui refuser la commande telle qu'elle est.

M. CAILLAUD. -

J'ai envie de poser une question très simple aux architectes qui sont parmi nous.

Finalement, est-ce qu'on peut définir un bâtiment à partir de valeurs, et à partir de valeurs dont l'école est porteuse ?

Il y a un triptyque : Liberté, Egalité, Fraternité. Cela peut-il se conjuguer de façon architecturale ?

M. ARSENE-HENRY. -

Oui. J'en suis totalement persuadé. L'architecture est justement la conjugaison de ces valeurs essentielles...

Qu'est-ce qu'un bâtiment ? C'est une vocation, c'est une destination conjugée avec des éléments extérieurs qui sont la lumière, l'orientation, la ville, l'environnement, etc. Ces trois

valeurs, que sont la liberté, l'égalité et la fraternité, vous devez obligatoirement les retrouver dans la conception des espaces et dans leur évolution intérieure.

Mais je préfère qu'on me dise : faites-moi un bâtiment qui représente la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, plutôt qu'on me dise : j'ai besoin d'un couloir de 25 m² pour éviter à un enseignant d'aller de tel endroit à tel endroit.

Je pense que le fait de retrouver des valeurs et de les rendre lisibles est plus important que d'obéir scrupuleusement à des exigences de surfaces.

M. LIMOUZIN. -

Je suis d'accord. A un moment donné, c'est peut-être à nous de prendre le risque de nous opposer à un programme. Pourquoi définir des espaces ? Pourquoi ne pas créer des espaces diversifiés, non polyvalents, que les enseignants devront s'approprier ?

C'est peut-être comme cela que l'on sera efficace, plus qu'en choisissant la couleur des murs : même si cela aussi peut être important.

Je crois que l'école doit être reconnaissable. Moi quand j'étais enfant ce qui me faisait plaisir c'était, lorsque je passais dans la rue, de dire à mes parents : « tiens, ça c'est mon école. C'est mon endroit à moi. » Je crois que c'est important par rapport à l'image que l'école doit continuer à avoir dans la société.

Pour tout ceci, Agora est très utile car la maîtrise d'ouvrage publique peut prendre conscience que ce n'est pas forcément le projet qui a répondu au mètre carré près qui est le meilleur.

Si le programme impose un couloir de 25 m² et si on a envie de faire un couloir de 200 m² parce que, dans ce couloir, il peut se passer quelque chose, je crois que ça peut être un outil pédagogique. C'est un risque que l'on prend par rapport à notre travail parce qu'on risque de perdre le concours, mais c'est un risque qui peut aller dans le sens d'une évolution des espaces qu'on peut rencontrer dans l'école.

M. GAUZERE. -

Il est vrai qu'une école bouge parce qu'il y a les enfants, mais il y a aussi les professeurs et les professeurs changent d'une école à l'autre. Si vous imaginez des classes très différentes les unes des autres et ne correspondant pas un standard, il y a de forts risques que chaque changement de professeur s'accompagne de récriminations.

Une architecture doit vivre, certainement, mais c'est quand même quelque chose qui doit rester statique et qui doit le rester longtemps pour que les personnes qui y passent puissent justement la faire vivre, puissent y apporter la patine, puissent y apporter l'ambiance nécessaire à l'éducation. C'est ce dernier point qui est la justification de l'école.

Vous parliez des espaces. En 10 ou 15 ans l'espace des classes a augmenté. Il y a de nombreuses années, on voyait des classes qui faisaient 40 m². Maintenant c'est 50 m². Il y a des classes à Bordeaux où on arrive à 55 m². Ce sont des choses qui évoluent aussi, alors que le nombre d'enfants diminue dans les classes.

M. ARSENE-HENRY. -

Oui, mais parce qu'il y a une confusion. On croit que l'augmentation de l'espace crée plus de liberté, plus de confort, ce qui n'est pas évident. Je pense que ce n'est pas non plus ce que recherchent obligatoirement les enfants.

Je crois que la double équation qu'on doit résoudre - vous allez me dire que j'enfonce des portes ouvertes - c'est le phénomène de l'appropriation. Il faut qu'il y ait appropriation des locaux par les enseignants et appropriation des locaux par les enfants, et il faut arriver à conjuguer les deux.

Le changement de professeur ne me paraît pas être un problème. C'est la même question que celle des logements locatifs. Quand vous louez un appartement vous rentrez bien chez vous le soir alors que ce sont les mêmes murs que ceux du précédent locataire. Vous n'avez pas poussé les murs. Vous rentrez chez vous.

Un professeur a exactement le même problème. Il a des murs, il a une porte, il a une fenêtre, etc., et ça devient sa classe. Vous avez un cours d'histoire / géographie dans la même classe que le cours de dessin, il n'en reste pas moins que le professeur d'histoire / géographie comme celui de dessin se sentent dans leur classe. Et pourtant, c'est le même lieu.

INTERVENANT N° 1. -

Bonsoir. Nathalie Toréjon, architecte en exercice à Pau, mais également intervenant culturel en milieu scolaire pour la sensibilisation à l'architecture. J'ai été très sensible à ce qui a été dit.

Je suis tout à fait d'accord sur le fait que chacun doit faire son propre travail. On a un métier en tant qu'architecte, comme les enseignants ont leur métier. Mais je pense qu'il y a un chaînon qui manque, qui est vrai pour l'école, mais qui peut être vrai pour de nombreux bâtiments, et c'est justement le fait de parler un langage commun entre les architectes et les futurs utilisateurs.

Si les futurs utilisateurs ne savent pas lire des plans ils ne pourront jamais comprendre ce qu'on essaye de leur dire, donc ils ne pourront jamais dire si ce qu'on propose leur convient ou si ça ne leur convient pas. Ils ne pourront le dire qu'à partir du moment où on leur présentera le bâtiment fini, et là il sera trop tard pour dire ce qu'ils en pensent.

Le travail que fait à l'heure actuelle l'Ordre des Architectes pour dire : il faut que l'architecture rentre dans les programmes de l'école, je pense que ça fait partie aussi de quelque chose qui devrait alimenter un peu le débat.

M. VENRIES. -

Merci. C'est plus un témoignage qu'une question.

Y a-t-il d'autres questions ?

INTERVENANT N° 2. -

J'ai l'impression que ce soir on est en train d'aborder l'architecture sur le plan intérieur et qu'on oublie un peu de parler de l'extérieur.

J'aimerais que l'on aborde le rapport de l'architecte avec l'environnement extérieur.

Est-ce un souci premier pour l'architecte ? ou le bâtiment est-il pensé uniquement à l'intérieur ?

Je prends l'exemple de la place Sainte Croix à Bordeaux. C'est une très belle place où on a installé une verrue en verre, l'IUT de Journalisme, qui n'a rien à voir avec l'architecture de la place.

J'aimerais savoir comment l'architecte qui est créateur fonctionne dans ces cas-là. Merci.

MME HAIRABEDIAN. -

14

Je crois que Luc Arsène-Henry va répondre, mais je n'ai pas saisi votre nom. Vous êtes architecte ?

INTERVENANT N° 2. -

Non. Pas du tout. Je suis enseignant à l'école des Beaux Arts de Bordeaux.

M. ARSENE-HENRY. -

Il y a deux manières de concevoir, en effet, l'espace architectural. Vous avez la plupart du temps une spirale convergente. Autrefois, l'architecture française était une architecture de composition. Il y avait une composition de façade et puis on faisait une sorte de spirale convergente qui amenait jusqu'au lieu de travail, jusqu'au bureau.

Maintenant la sensibilité des architectes est davantage dirigée vers une spirale complètement divergente et explosée. C'est-à-dire qu'on part de la position de la chaise, du bureau, on regarde d'où vient la lumière, on regarde la hauteur, les impressions, etc., et puis on s'éloigne petit à petit de ce lieu de concentration qui est parfaitement défini dans sa vocation et on termine par une façade qui est « non composée » la plupart du temps, ou alors composée.

Vous posez également un autre problème : quel est le rapport de cette façade avec l'existant ?

C'est la grande difficulté d'un projet architectural. On dit toujours : il faut que l'architecture soit intégrée au site. Alors là, je me demande comment on intègre une architecture au site...

Cela dépend totalement de la sensibilité de l'architecte et de ceux qui le choisissent.

La volumétrie de l'IUT – que vous n'aimez visiblement pas – a dû être justifiée au moment du jury. Elle n'est évidemment pas le fait du hasard. Elle peut, évidemment, plaire ou ne pas plaire.

Oui, c'est une verrue, mais que voulez-vous, un bâtiment contemporain à cet endroit-là est obligatoirement quelque chose qui va être disparate avec l'environnement. On peut toujours l'appeler verrue si on ne l'aime pas. Si on l'aime, on va dire : tiens, il y a un bâtiment qui n'est pas mal.

Le lycée des Menus qui est à côté, recueille un plus large consensus. C'est une réussite parfaite d'intégration d'un bâtiment contemporain dans un site. Et, croyez-moi, nous nous préoccupons de l'intégration dans le site. Mais construire dans des quartiers déjà habités plutôt qu'ex nihilo est d'une grande difficulté.

C'est d'une grande difficulté aussi pour les membres des jurys de choisir entre l'outil performant et l'intégration dans une ville existante.

M. VENRIES. -

J'ai le sentiment qu'il y a deux types de discours s'agissant de l'école. D'un côté, j'entends parler d'ouverture du lieu et de l'autre, de retour à l'école comme lieu d'enseignement, d'apprentissage.

Qu'en est-il pour chacun de vous ?

On parlait tout à l'heure de l'école Jules Ferry. L'école Jules Ferry renvoie strictement à ce qu'on veut faire de l'éducation dans un pays. C'est un bâtiment imposant. C'est la méritocratie républicaine. C'est tout un tas de symboles forts qui sont derrière.

Aujourd'hui quels sont les symboles de l'école et comment un architecte peut-il travailler ? Parce que, lui, n'est pas obligé de partager les buts de l'Education Nationale.

Donc on en revient un peu à la question du début mais posée autrement : comment peut se nouer une espèce de logique entre ces deux termes ?

M. CAILLAUD. -

Je me donne trois minutes seulement pour essayer de répondre à quelque chose d'assez complexe.

J'utilise une formule un peu lapidaire en disant : finalement une école, exige de « comprendre le réel et aller à l'idéal ». Ce n'est pas de moi, mais vous comprenez bien où l'on peut aller dans ce sens-là.

Je crois que l'aspect des valeurs n'a pas tellement changé. Les valeurs posées par Jules Ferry sont partagées encore aujourd'hui de la même façon.

Je ne vais pas entrer dans des aspects très argumentés sur l'histoire de l'éducation et des valeurs, mais on vit actuellement un sursaut équivalent à ce qui a pu exister à la fin du 19^{ème} siècle.

Vous sentez bien aujourd'hui, lorsque vous écoutez la radio ou que vous lisez la presse, tout l'enjeu qui existe derrière l'école. Le problème par exemple de l'enseignement des sciences aujourd'hui dans les écoles est un réel problème. Or, la richesse de notre pays s'est construite sur un enseignement de type scientifique.

On ne va pas revenir sur les fameuses « Leçons de choses » qui n'étaient absolument pas des sciences, mais qui étaient quelque chose qui essayait de donner ces aspects-là.

Je crois que l'école aujourd'hui doit répondre à un souci d'élever au maximum les compétences de chacun. C'est le premier point.

Nous avons des élèves, quels qu'ils soient... Nous avons des élèves qui arrivent de pays étrangers. Nous avons des élèves qui arrivent de Roumanie, des élèves qui arrivent du Maghreb. Ils sont là. Ils sont sur le territoire national.

Nous avons pour mission de les scolariser et de leur apprendre un maximum de choses. L'école n'a pas changé dans ses valeurs et dans ses règles.

Il n'y a pas d'opposition entre pédagogie et savoir. Les deux sont complémentaires.

J'en reviens aux valeurs de l'école, les notions de Liberté, Egalité, Fraternité. C'est vrai que je les vois moins apparaître maintenant de façon très lisible, explicite soit métaphoriquement par l'architecture, soit tout simplement par leur rappel écrit au fronton des écoles. C'est peut-être dommage. Il y a peut-être des choses qu'il faut réaffirmer d'une façon très forte pour bien poser ce que l'on vient faire ici, et ce pourquoi l'école doit rester en quelque sorte libératrice.

On sait ce que donne le fait qu'il n'y ait pas d'écoles dans certains pays. On voit très vite ce que ça donne. On voit très vite aussi ce que donne le fait que l'école ne soit réservée qu'à une partie de la population. Par exemple aux garçons et pas aux filles.

L'école est une institution compliquée, tout comme les programmes.

Faut-il mettre de l'architecture ou pas dans les programmes... ? C'est, je dirai, presque de la cuisine interne. Tout le monde peut avoir son idée là-dessus, et là ça devient vite très compliqué.

Je crois que les valeurs sont simples. Nous sommes dans une société. Nous allons vivre collectivement ensemble. Comment l'école peut-elle permettre à chaque individu d'aller au maximum de ses potentialités ? Ce lieu identifié, qui s'appelle une école, les architectes vont nous aider à le définir.

M. ARSENE-HENRY -

Le changement fondamental qu'il y a entre l'ancienne école et la nouvelle école c'est que l'ancienne école était la base unique du savoir et de l'information. A l'époque de Jules Ferry on allait là-bas, on vous donnait le savoir, on vous donnait l'information.

Maintenant c'est complètement différent. Le savoir, vous pouvez aller le chercher n'importe où et vous êtes abreuvés d'informations en permanence.

Donc ce que doit devenir l'école c'est une sorte de terrain d'éveil et d'apprentissage de la conscience collective. Eveil et conscience.

M. CAILLAUD -

Oui et non. L'école c'est le lieu des apprentissages. Apprendre est difficile et long. On va chercher de l'information quand on a appris.

Un enfant qui rentre à l'école maternelle, va commencer à apprendre. A 3 ans il ne saura pas aller chercher de l'information et il ne saura pas l'utiliser.

C'est vrai que l'information arrive de partout maintenant, mais c'est un leurre pour beaucoup, parce qu'en fait il faut avoir un projet pour pouvoir lire de l'information. Il faut savoir décrypter un certain nombre de choses. Ce n'est pas la profusion qui fait la qualité.

Lorsque vous apprenez tout bêtement des tables de multiplication cela vous demande un effort. Cela demande un effort de mémorisation, cela demande un effort de compréhension.

Lorsque vous apprenez certains éléments en histoire ou en sciences, cela vous demande de la réflexion et c'est aussi de l'apprentissage.

Ce n'est pas seulement l'environnement qui crée le fait d'apprendre. Ensuite l'environnement peut être riche. Mais quel est l'environnement donné aujourd'hui à un enfant qui va regarder pendant 2 ou 3 heures par jour la télévision ? Est-ce que ce sera de l'information ? On peut se poser beaucoup de questions à ce sujet.

MME HAIRABEDIAN -

Je crois aussi à la valeur du symbole, mais ce que je crois utopique est d'imaginer qu'en affichant un symbole qui peut être abstrait, si il n'y a pas toute une éducation derrière, on va changer la donne.

Je suis donc un peu sceptique. Liberté, Egalité, Fraternité... c'est carrément enseigné dans les familles, etc. C'est une quête, peut-être, pour essayer de retrouver une direction, mais je ne pense pas que c'est parce qu'on va écrire ça sur le fronton de l'école qu'on va fondamentalement révolutionner en profondeur les comportements. Il faut une adhésion et une éducation.

Même si l'école est là pour le faire, elle n'y réussit pas à elle seule.

Je voudrais rebondir sur une chose qui nous concerne, nous, architectes, c'est que depuis environ une quarantaine d'années on a complètement abandonné tout ce travail qui était l'utopie.

C'est-à-dire qu'on est dans un contexte extrêmement productif et extrêmement compétitif où on n'a plus le temps de se laisser porter vers des explorations que certains jugeront dérisoires et inutiles, mais qui permettent d'explorer des pistes.

Et je pense que l'école en ce moment c'est le lieu de toutes les tensions.

Je ne crois pas que les architectes vont résoudre, même s'ils sont excellents, ces tensions. Ils peuvent peut-être aider simplement à ne pas les aggraver et à permettre un fonctionnement pertinent et intéressant, mais je ne crois pas que c'est l'architecte qui va régler les problèmes de l'école.

Par contre, en explorant un projet concret, une commande concrète, et en théorisant à partir d'expériences avec les enseignants, je crois qu'on peut peut-être apporter un certain nombre d'éléments.

C'est là, je crois, qu'on sera un peu plus pertinent. Plus en tout cas que dans le débat commandes / réponses.

Je crois qu'il va falloir ouvrir un champ aux architectes pour qu'ils réfléchissent dans ce domaine.

M. VENRIES. -

En parlant d'utopie, je pense que chacun autour de la table s'il avait à dessiner une école ne dessinerait pas du tout la même école. Il faudrait peut-être se livrer à ce petit exercice parce que finalement ça résumerait à peu près la pensée de chacun.

M. Gaüzère, si vous dessiniez une école elle serait élégante et chic, certes...

M. GAUZERE. -

Non, simple.

M. VENRIES. -

Simple et chic. Elle aurait la forme d'une école Jules Ferry un peu plus...

M. GAUZERE. -

Je vais être provocateur. Moi je dirai peu importe l'école pourvu qu'on ait le savoir.

Heureusement qu'on a des architectes. J'étais en train de regarder ces magnifiques choses qui sont en train de se dérouler derrière nous sur l'écran. C'est vrai que ça fait rêver. C'est un peu l'utopie, le rêve.

Mais il faut être pragmatique. Ce qu'il faut avant tout c'est que les gens qui y sont, qui y travaillent, qui y restent plus de 7 heures par jour s'y sentent bien. Mais aussi il ne faut pas perdre de vue que c'est un outil pour apprendre, un outil pour savoir. Je crois que c'est fondamental.

M. VENRIES. -

Maryse Cruzel, elle serait comment votre école idéale ? Cela existe, ou pas ?

MME CRUZEL. -

Non, je ne pense pas que l'école idéale existe, mais je pense qu'il peut y avoir des rencontres. Ce que disait madame, tout à l'heure, me paraissait intéressant par rapport au croisement des besoins et peut-être des utopies de chacun par rapport à tout ça.

On a parlé tout à l'heure de l'ouverture. Je crois qu'on n'a pas à se poser la question de l'ouverture de l'école parce qu'elle est de fait. C'est ce que j'ai dit tout à l'heure. Un enfant arrive à 7 h et repart souvent à 7 h. Il y a la garderie. Il y a le passage des parents, etc. Donc on ne peut pas se poser cette question-là, l'école est, de fait, un lieu ouvert.

Donc je crois qu'il faut réfléchir sur la place de l'école au sein du quartier, de la ville, du village, et se poser la question de l'enfant au sein de cette école, de l'accueil, mais également de ces notions d'apprentissage qu'il va traverser autour de son passage à l'école.

M. LEGAY. -

Moi je reprendrai tout simplement les phrases que les enfants ont écrites à l'entrée. Ils parlaient de couleurs, ils parlaient d'espace, ils parlaient de végétation. Pour eux une école idéale c'est une école où ils se sentent bien. Où ils ont envie d'aller. C'est quelque chose d'important. Envie d'y aller pour apprendre, effectivement.

Les valeurs républicaines dont on parlait tout à l'heure, elles s'incarnent pour les enfants dans l'école qui est parfois le seul espace où ils peuvent s'exprimer et dire des choses. En dehors de l'école ce n'est plus possible.

Donc pour moi ce serait ça l'école.

M. LIMOUZIN. -

Je crois qu'il faut tout ce qui est interdit : des arbres, de l'eau... des choses comme ça. C'est-à-dire que les gamins, on leur interdit d'aller dans l'eau à la récréation. C'est là où ils adorent aller. On leur interdit de grimper aux arbres. C'est là où ils adorent aller.

Il faut de la couleur, bien sûr, parce que ça met la pêche quand il y a du soleil qui arrive sur une façade colorée.

C'est ce que j'ai cru voir dans les écoles que j'ai visitées. On sentait bien les gamins.

C'est-à-dire qu'il y a cette notion d'espace qu'est la classe où effectivement ils doivent apprendre. Ce n'est pas forcément l'endroit le plus agréable. Pour moi ce n'est pas mon meilleur souvenir de l'école.

Et puis il y a la cour qui doit être une explosion de joie, où on doit se défouler.

Il y a la garderie qui doit être un autre espace parce qu'effectivement le gamin qui arrive à 7 h et qui ne commence l'école qu'à 9 h, il doit passer 2 h dans un endroit. Si ça ressemble à une classe, le pauvre, il se tape quand même beaucoup d'heures.

Et il y a l'accueil des parents qu'on a un peu oublié. L'école dans un quartier, vous disiez tout à l'heure qu'il y en a 98 à Bordeaux, c'est un élément fédérateur. Mettre un préau pour des parents pour qu'ils puissent rester 2 heures à discuter alors que les gamins sont dedans, je crois que c'est un espace important également.

Je crois que c'est un peu tout ça. Des espaces bien identifiés pour que les gamins puissent aller d'un endroit à un autre sans être toujours dans la même école.

M. ARSENE-HENRY. -

Je reprendrai d'une manière plus élargie le mot de M. Legay, c'est le mot envie. Je pense que l'école c'est l'endroit où l'on a envie. Envie d'aller, envie de rencontrer les autres, envie d'apprendre. Les enseignants, envie de faire savoir. C'est donc l'endroit où dans la vie on doit

découvrir l'envie. A nous, après, que ce soit par les couleurs, par les arbres, par les jets d'eau, par n'importe quoi, par les espaces, mais c'est quelque chose qui doit développer l'envie.

Car actuellement c'est une chose grave dans notre société, les gens n'ont plus envie. Donc si on peut leur apprendre à avoir envie et si les adultes continuent à avoir envie c'est une école réussie. Le reste c'est des choses formelles.

M. VENRIES. -

Vous avez parlé d'utopie. Votre mot sur cette école-là, avant de laisser conclure le débat par l'Education Nationale, M. Caillaud.

MME HAIRABEDIAN. -

Ce ne sera pas un mot d'architecte, mais moi je suis née dans une école, j'y ai vécu jusqu'à 18 ans puisque j'étais enfant d'instituteur.

J'aimerais retrouver mon école. On faisait pousser des haricots, on faisait des montgolfières, on y attrapait des lapins à qui on mettait des rubans roses. Pour moi c'était formidable. Donc c'est plutôt ma jeunesse que j'aimerais retrouver dans cette école.

M. VENRIES. -

M. Caillaud, vous la souhaitez assez sérieuse quand même, l'école. Non ?

M. CAILLAUD. -

Je ne vous parlerai pas de l'élève que j'ai été. Je ne vais pas évoquer cet aspect.

Je dirai tout simplement qu'il y a de multiples façons de parler de l'école. Ce soir cela a été parler de l'école par l'architecture. On a vu que c'était complexe. On a vu que c'était peut-être même sensible. Je crois que c'est le lot de cette école que tout le monde aime, finalement.

Et si on aime l'école c'est bien pour ça qu'on en parle, c'est bien pour ça qu'on en débat, c'est bien pour ça qu'on n'est pas d'accord, c'est bien pour ça que chacun a un peu sa vision de l'école. C'est aussi pour ça qu'on se mobilise très vite autour de l'école, pour l'école. Rarement contre, d'ailleurs.

C'est ce qui est je crois un élément vraiment fédérateur aujourd'hui dans notre société, qui reste peut-être le seul point de passage obligé pour tous les individus qui se retrouveront sur les bancs de la même école, le plus longtemps possible. C'est ce que l'on peut souhaiter. Pendant au moins 16 années. C'est actuellement ce qui est fait. Parfois bien au-delà.

L'architecture et l'école c'est encore une rencontre à faire. C'est-à-dire qu'on aurait pu avoir un formateur d'IUFM ici, quelqu'un qui forme les maîtres. Je ne sais pas si on parle beaucoup d'architecture dans un IUFM.

Je ne sais pas d'ailleurs, et ce n'est pas du tout une critique, il ne faut pas le voir dans ce sens-là, si on sensibilise finalement l'enseignant aux lieux qu'il va avoir à apprivoiser d'une certaine façon. C'est ce que vous disiez. Vous rentrez dans un lieu, il est petit, il est grand, il va falloir faire sa place. Il y a peut-être des techniques pour ça. Il y a peut-être aussi parfois des idées. Alors on peut le faire au feeling, mais on peut peut-être le faire aussi par...

INTERVENANT. -

Par l'envie.

M. CAILLAUD. -

... par l'envie. On peut le faire de différentes façons.

C'est difficile de conclure un tel débat. Je crois que chacun va repartir avec ses questions, avec sa sensibilité. Mais j'ai envie de dire merci aux personnes qui ont permis d'organiser ce débat pour l'école, et l'architecture est une des multiples entrées pour parler de l'école.

M. VENRIES. -

Merci à chacun d'entre vous. Merci à tous. Bonne soirée.

(Applaudissements)

